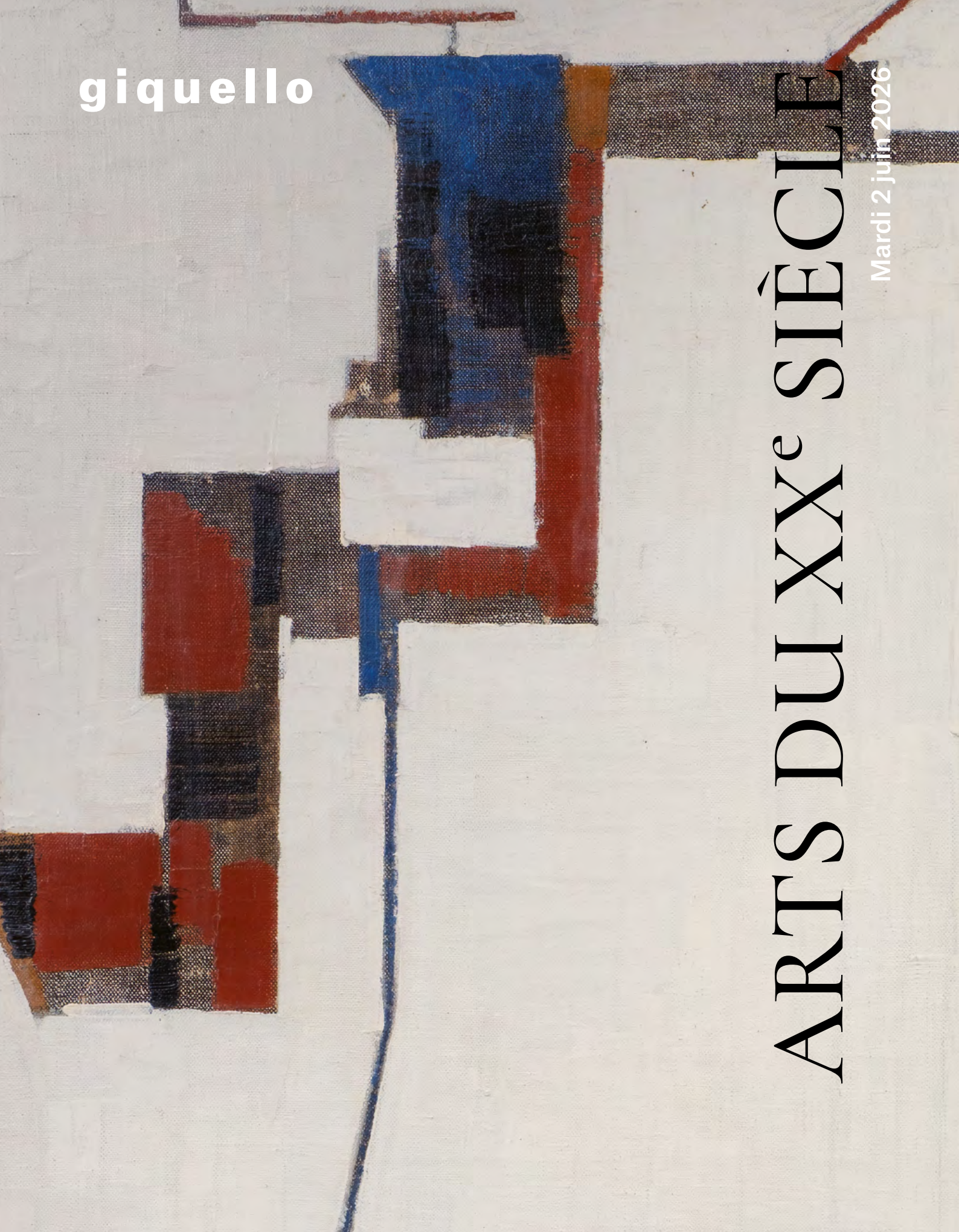


giquello

ARTS DU XX^e SIÈCLE

Mardi 2 juin 2026



giquello

Alexandre Giquello

Violette Stcherbatcheff

ARTS DU XX^e SIÈCLE

TABLEAUX - SCULPTURES - DESIGN

Mardi 2 juin 2026 - 14h

Drouot - salles 1-7

EXPOSITIONS

Samedi 30 mai de 11h à 18h

Lundi 1^{er} juin de 11h à 18h

Mardi 2 juin de 11h à 12h

Téléphone pendant l'exposition + 33 (0)1 48 00 20 01

Marc DEVADE (1943-1983)

Paradis N°1, 1981

Huile sur toile titrée, datée 1981 et signée deux fois au verso, l'une sur le bord de la toile, l'autre sur le châssis

100 x 140 cm (Légers enfoncements et manque de peinture en bas à droite)

4 000/6 000 €

Provenance : collection Philippe Sollers



Un flamboiement sombre

De quoi s'agit-il ? D'une contemplation sans mode, sans figure — d'un souffle qui peut prendre le relief de la couleur pour laisser entendre son feu.

Philippe Sollers, Lettre à Marc Devade, 20 avril 1981

Le tableau *Paradis n°1* de Marc Devade est arrivé chez Sollers, dédicataire de l'œuvre, en janvier 1981. Philippe l'a calé face à son bureau où trône son secrétaire Louis XV avec lequel, dans lequel il écrivait. « Le Devade » ne quittera cet antre de l'écriture que pour rejoindre *La Deuxième Vie* de l'écrivain (Gallimard, 2024) qui s'amorce maintenant.

D'un camaïeu brun profond, cette peinture à l'huile laisse passer de subtiles nuances dorées-cuivrées, interactions chromatiques qui donnent du relief, ou tirent discrètement vers l'orange et le pourpre, quand un rayon de soleil vient frôler ce qui reste du feu de cette méditation concentrée. L'opacité côtoie une transparence désabusée qui fait l'effet d'un manque, et invite le regard à s'attarder et à se laisser absorber.

Marc Devade, poète (*Poème* in *Tel Quel* n° 18, été 1964) et philosophe (étudiant dès 1962), a rompu avec le formalisme du mouvement *Supports/Surfaces* des années 60, dans lequel il avait débuté, et qui exigeait une peinture non représentative se retournant sur elle-même pour démystifier le « rôle mystérieux de l'artiste ». Il avait rapidement rejoint la revue *Peinture, cahiers théoriques* (1971-1985).

Désormais, il va chercher dans la peinture « un acte de connaissance complexe », à la frontière entre l'image et le langage, et qui s'étaie sur la « volonté de réflexion » pour « toucher avec le pinceau au réel et le jouer selon [son] désir ». Les toiles sont vécues comme l'expression d'un mode de pensée dans laquelle « l'idée s'allie à la forme » et la forme à l'idée, pour laisser voir *l'expérience intérieure* de l'artiste dans ses « états limites », et solliciter aussi celle du spectateur. Il converse avec la mémoire culturelle et se concentre dans la littérature à laquelle il emprunte les titres de ses œuvres. Il vit ses panneaux comme des *portes d'entrée* dont les *titres* sont des *clés* qui permettent de les ouvrir pour rejoindre l'engendrement des affects et de la pensée dans l'intimité de l'artiste et du spectateur.

Sollers écrit une poignante préface au catalogue de la dernière exposition de Devade, à la Galerie des Blancs-Manteaux en 1981.

Marc Devade, lecteur des pages du *Paradis* sollersien, n'a nommé sa toile *Paradis n°1* qu'en 1981 : la maladie s'est aggravée et le peintre se reconnaît dans le clair-obscur de ce flot d'énergie verbale sans ponctuation dont il s'empare comme d'un miroir, pour lui rendre hommage. Sollers reprend les titres d'autres œuvres de Devade, et traduit ces sources étrangères (italien, anglais) qui le hantent aussi. Il entend et inclut les mots - les sons - les pensées dans les couleurs, les formes, la texture picturale ; la vie de l'esprit aux limites de l'irreprésentable devient partageable par et dans son étrangeté même.

Paradis n°1 n'a rien d'un paradis. Deux ans avant sa mort, Devade revisite la tradition religieuse en assumant la finitude humaine sans mélancolie : souverainement. Le culte du paradis se déconstruit dans l'œil et le pinceau de l'artiste qui saisit « la mort de la vie » (écrit Sollers, *Paradis II*, 1986). Il livre sa vision singulière de cette mortalité-là. Celle qui nous constitue et que l'humanité affranchie de Dieu ne sait plus penser. « Tendre consolation mélodique » qui impulse la créativité, et que Mozart appelait « la meilleure amie de l'homme ».

« Vous êtes un familier singulier de la mort, cher ami [...] vous répondez par ce flamboiement sombre, par ces panneaux où l'on peut écouter passer l'incendie de l'autre côté. [...] c'est pourquoi votre œuvre n'est pas "abstraite" » (Sollers, lettre à Devade).

Les nuances mordorées de *Paradis n° 1* ne préfigurent-elles pas le terreau du caveau, sol ultime, sépulcral, repos absolu ? S'il n'y a pas d'Au-delà, ouvrons donc le *Requiem* aux « portes » du sens et du sensible. N'est-ce pas un autre Paradis ? *Flamboiement sombre*. Qui dit mieux à la mort ?

la mort est une catégorie de l'être et pas du néant (...) la mort est ce qui arrive naturellement à l'être en dehors de son point de jouissance infini (Philippe Sollers, *Paradis II*, 1986)

JULIA KRISTEVA